

1868.

L'église de la Παναγία Πευκαργατόπορος  
(la vierge impératrice du torrent) conserve un office  
manuscript qui explique ce nom bizarre.

Albert Dumont:  
Le Balkan et l'  
Adriatique  
Paris 1874  
2.25

Au moyen âge, la Vierge, patronne du sanctuaire, a dispersé  
des barbares sur les bords d'un ruisseau encaissé.

On remarque dans cette même église les longues épitaphes en  
latin oratoire d'exilés hongrois qui reçurent un asile sur ces  
côtes après la paix de Carlowitz.

Les Magyars ont le culte de ces tombes, ils y viennent presque  
chaque année en pèlerinage de Pesth et de plus loin.



AKAΔHMIA

Rodosto 15 septembre 1868

A. Dumont:  
Le Balkan  
Paris 1874

2.6.

Rodosto est bien une ville turque.

On y voit des nègresses, des hommes qui portent de longues robes de couleurs variées, et des femmes voilées.

Rodosto s'étage sur un amphithéâtre de collines.

Quand on la voit de la mer, l'aspect en est charmant.

Des minarets, des arbres verts, des maisons blanches, que faut-il de plus sous cette lumière?

7

De loin, toutes ces villes de la côte de Marmara se ressemblent. Qui en a vue une les a vues toutes.

A l'intérieur, elles ne diffèrent pas beaucoup non plus les unes les autres.

Ces sont partout des rues irrégulières, souvent en escalier, toujours défoncées et semées de grosses pierres, de vastes cimetières plantés de cyprès, de long murs sur lesquels s'élèvent des maisons ornées des schakhisirs (d'après l'étymologie persane le lieu où le shah prend l'air.)

La ville a deux ou trois khans, ce sont les seuls hôtels du pays. Il faut plaindre le voyageur qui se voit forcé d'y loger. Le Khan n'a de bon que les écuries. Les chambres sont des cellules de quelques pieds où vous cherchez en vain un seul meuble. Les plus belles ont un petit banc de bois

et une glace. L'étranger balais le plancher, y étend la couverture qu'il a eu soin d'apporter, et dort quand il peut.

11

Rodosto est la ville la plus peuplée de la côte européenne sur la mer de Marmara.

Bien qu'elle soit déclinée de son ancienne grandeur du moyen âge, elle est encore une petite capitale.

Rodosto est le chef-lieu de sandjak de Tekfourdaghi (la montagne de l'empereur).

Située à mi-chemin entre Cyp. et Callipoli, à dix ou douze heures par mer de chacune de ces deux villes, elle est une escale de commerce assez fréquentée. C'est là qu'arrivent en partie les produits de l'intérieur. C'est là qu'on vient débarquer quand on se propose de pénétrer au centre de la province.

On compte à Rodosto

13.000	Turcs	
6.000	Arméniens	✓
4.000	Grecs	
500	Juifs	✓
60	Catholiques et	
25	protestants	
		23.585

12

Les Turcs font ici triste figure.

Leur quartier est délabré. Leurs maisons tombent en ruine. On y reconnaît guère le luxe oriental qu'on cherche par habitude dans



2 3708  
tous les lieux qu'ils habitent.

Il est vrai qu'à l'intérieur ces maisons presque toujours sont d'une propreté minutieuse; mais les canapés recouverts de toile blanche, les planchers bien lavés, les murs crépis à neuf, la verdure que les Ottomans savent distribuer autour d'eux avec tant de goût, ne peuvent faire illusion.

Les hôtes de ces demeures sont pauvres.

Ils semblent s'interdire tous les métiers qui leur donneraient un peu d'argent. La plupart vivent péniblement du revenu de quelques terres restes d'une ancienne prospérité. Ils n'ont pas le courage de les cultiver eux-mêmes, et, comme la corde n'est plus à leur disposition, ils laissent en friche la moitié de leurs domaines.

Presque tous sont accablés de dettes.

Leur grande ressource est d'obtenir un petit emploi chez le gouverneur, une place à la douane, et de faire payer alors ce qu'ils peuvent aux raïas qui s'adressent à eux.

Cette incurie est étrange elle frappe les yeux de tous les côtés.

Le télégraphe passe à Rodosto est station importante. 2.13  
Les employés sont Grecs.

On ne trouverait pas dans la ville un médecin turc.

Les sages-femmes sont les seules personnes de religion ottomane qui pratiquent la médecine.

On hésite encore dans les provinces à mettre les chrétiens dans la confiance des harems, les Turcs de Cyp. ont moins de scrupule.

La ville n'a pas de port. Les bateaux s'arrêtent assez loin en mer, et quand le temps est mauvais, on court risque de ne pas débarquer.

Les anciennes digues byzantines seraient pourtant peu difficiles à réparer.

Des barques montées par des Juifs viennent vous chercher au bateau pour vous amener à la marine.

Sur la mer de Marmara, un grand nombre de bateliers sont Israélites. C'est là un fait qui ne se retrouve guère dans le reste de l'Orient.

Arrivé près du bord, il faut s'aventurer sur des pilotis de labrés où se tiennent le douanier et l'inspecteur des passeports. Tantôt en sautant d'une pierre sur une autre, tantôt en suivant une planche mal assujettie, vous parvenez au bureau du directeur du port. Rien n'est plus misérable, rien n'indique plus d'abandon.

Une compagnie turque dessert Rodosto, c'est-à-dire que la compagnie est officiellement ottomane, reçoit une subvention de l'Etat, et figure sur 2.14



les statistiques, à l'usage de l'Europe, parmi les institutions d'utilité publique dues à l'initiative de la Porte.

Sur le prétendu bateau osmanlis qui m'a amené, le capitaine était épirote, les matelots étaient Grecs.

Le salon, si on peut appeler ainsi la misérable cabine des premières, avait pour tout ornement une magnifique gravure qui représentait deux vapeurs grecs célèbres dans tout l'Orient pour avoir franchi plus de vingt fois le blocus de Crète; des drapeaux helléniques complétaient la scène. Les Turcs regardaient cette image sans y voir mal, ou plutôt n'y faisaient pas même attention.

Nous ne sommes qu'à quelques heures de C. p. Il n'y a cependant ici de poste turque qu'une fois par semaine, et encore ne s'y fie-t-on guère.

Depuis le 17<sup>e</sup> siècle, l'Autriche a gardé le droit d'envoyer tout les huit jours un courrier de l'ambassade qui traverse la Roumélie par Rodosto, Andrinople et Sofia.

C'est à ce courrier que l'on rend les lettres importantes et surtout les valeurs précieuses.

2.15 La poste turque et la poste autrichienne sont servies par des Tatars qui vont toujours en grand trot. Selon des colis qu'ils ont à porter, ils tiennent en laisse deux ou trois bêtes.

La force de l'habitude les rend insensibles à tout ce qui a de dur un métier aussi fatigant; par la pluie, par le soleil, en tout temps, ils dorment sur leur cheval.

La population ottomane à Rodosto diminue visiblement.

2.16 En présence d'une misère qui ne cesse de grandir, les familles nombreuses deviennent très-rares.

Des gens de nobles origine ont un enfant ou deux tout au plus. Il en est ainsi que depuis peu. Les chrétiens se rappellent très-bien l'ancienne puissance des beys. Il est facile de retrouver dans ce pays l'histoire de ruines très-rapides.

Amouzah-Eftendi avait dans sa jeunesse dix ou douze femmes, des haras magnifiques et de belles maisons. Ses régisseurs l'ont volé; il s'est laissé engager dans des spéculations sur les blés. L'intervention plus active des Européens dans les affaires de la Turquie a rendu impossible cette justice sommaire que les Ottomans exerçaient autrefois à leur profit. Aujourd'hui il est vieux et réduit à de pauvres revenus. « Du reste, disent les Grecs, c'est un brave homme: il prêtait sans compter; beaucoup d'entre nous ont profité de sa



bauté, c'est-à-dire l'ont exploité.

La dilapidation est une habitude des maisons turques. Dans les harems riches où il y a quelquefois 10 ou 15 personnes, tant femmes du maître que domestiques les exigences sont excessives; une maison qui souvent n'a pas un luxe éclatant épuise une grande fortune faute d'ordre et de comptes bien faits.

Mahomet, pour qui j'avais une recommandation d'un personnage important, est venu me rendre sa visite. Il paraissait soucieux; comme il parle très-bien grec — ce qui est rare — la conversation était facile. 2.17

Je me suis enquis de ses tristesses. «Voici bientôt la fête où j'ai coutume d'habiller mon harem à neuf; comptez: deux femmes et neuf suivantes, c'est là une grosse dépense; tuniques, voiles, fards etc.» Comme je m'étonne qu'il ne puisse mettre son monde à la raison: «Vous en parlez bien à votre aise! Du coucher du soleil jusqu'au lendemain, je suis enfermé dans le harem où il n'y a d'homme que moi; je n'ai pas la liberté de vivre ailleurs: là je suis non pas maître, mais esclave. Ce que mes femmes peuvent me donner d'ennuis quand elles s'entendent, vous ne l'imaginez pas; les suivantes sont plus tracassières encore que les autres. Il faut céder, elles le veulent; mais j'y perdrai mes derniers paras.»

Le palais du gouverneur est une maison de médiocre apparence.

Un mur antique, formé de pierres colossales, est peut-être tout ce qui reste de l'ancienne Bisance. 2.25

L'église de la Παναγία Πρωτομάρτυρος conserve un officin manuscript qui explique ce nom bizarre. Au moyen âge, la Vierge, patronne du sanctuaire, a dispersé des barbares sur les bords d'un ruisseau encaissé.

On remarque dans cette même église les longues épitaphes en latin oratoire d'exiles hongrois qui reçurent un asile sur ces côtes après la paix de Carlowitz.

Les Mayfars ont le culte de ces tombeaux; ils y viennent presque chaque année en pèlerinage de Pesth et de plus loin.

Pour les cazas de Rodosto, qui s'étend à deux ou trois lieues tout au plus autour de la ville, cinq bourgs sont exclusivement grecs: Neschorio, Scholaris, Panidon, Koutimbaou, Natipkeni, qui contiennent en moyenne de deux cents à six cents maisons. 2.36 2.37



J'ai compté 24 bourgs turcs contenant au total 318 maisons, ce qui fait seulement une moyenne de 13 feux par bourg. Ces villages turcs comme on le voit, ne sont que de gros hameaux.

Dans la campagne de Rodosto, la population, si mes calculs sont exacts, serait de 1600 Turcs de huit mille Grecs.

Ce qui en tenant compte de la population de la ville, donnerait pour le canton 15000 mille Turcs et 12000 mille Grecs.

Dans le sandjak, les autres chefs-lieux de kayas sont Khireboli, Lule-Bourgas, Tchorkou, Kerekli et Vyza.

Les Turcs et les Grecs s'y trouvent à peu près en égal nombre. Bourgas a 1600 maisons.

Tchorkou 1110 "

Vyza 600 "

Khireboli 500 "

Kerekli 200 "

D'après les renseignements que j'ai recueillis avec soin M. Constantini, la population totale du sandjak serait de 110.000.

A Vyza et à Tchorkou, les Grecs ont un gymnase ou école d'enseignement secondaire.

A Tchorkou seulement, on trouve une communauté armenienne; elle est de cent maisons.

On ne charge à Rodosto que 700.000 kils de blé.

Dès le temps de Mahomet II, une grande route dallée allait de Rodosto à Bellegarde, traversant toute la Roumélie, une partie de la Bulgarie et la Serbie.

C'était une oeuvre digne des Romains.

Le voyageur y trouvait plus de 30 ponts et autant de khans.

Ces khans, comme ces ponts, étaient des monuments.

Nous avons rencontré quelques-uns en venant à Andrinople.



r. 4. A la fin du mois d'août 1868 je PAIDESTOS  
quittais l'île pour gagner par mer Rodosto. Je devrais de là me diri-  
ger vers Andrinople.  
s. 10-25

Je viens de débarquer à Rodosto.

Rodosto est la ville la plus peuplée de  
la côte européenne sur la mer de Mar-  
mara

Albert Dumont,  
Le Balkan  
2<sup>e</sup> édition  
Paris 1874

Bien qu'elle soit déchu de son ancienne grandeur du moyen  
âge, elle est encore une petite capitale.

La grande province de Roumélie (Vilayet d'Andrinople) est divisée  
en cinq arrondissements ou sandjaks. Rodosto est le chef lieu  
d'un de ces arrondissements que les Turcs appellent

Sandjak de Tekfourdaghi (la Montagne de l'Empereur).

Située à mi-chemin entre Constantinople et Gallipoli, à dix  
ou douze heures par mer de chacune de ces deux villes, elle  
est une escale de commerce assez fréquentée.

C'est là qu'arrivent en partie les produits de l'in-  
térieur. C'est là qu'on vient débarquer quand on se  
propose de pénétrer au centre de la province.

La population y offre ce mélange de religions et de races  
les plus diverses qui se retrouve si souvent en Turquie.

On compte à Rodosto 13.000 mille Turcs.

6.000 — Arméniens,

4.000 — Grecs

500 — Juifs

60 — Catholiques et

25 — Protestants.

Chacune de ces religions forme une communauté qui a sa vie  
propre.

Les Turcs font ici triste figure.

Leur quartier est délabré. Leurs maisons tombent en ruine.

On n'y reconnaît guère le luxe oriental qu'on cherche par  
habitude dans les lieux qu'ils habitent.



## Pas de ris.

Il est vrai qu'à l'intérieur ces maisons presque toujours sont d'une propreté minutieuse. Mais les canapés recouverts de toile blanche, les planchers bien lavés, les murs crépis à neuf, la verdure que les Ottomans savent distribuer autour d'eux avec tant de goût, ne peuvent faire illusion. Les hôtes de ces demeures sont pauvres. Ils semblent s'interdire tout les métiers qui leur donneraient un peu d'argent. La plupart vivent péniblement du revenu de quelques terres, restes d'une ancienne prospérité. Ils n'ont pas le courage de les cultiver eux-mêmes. Et comme la corvée n'est plus à leur disposition, ils laissent en friche la moitié de leurs domaines. Presque tous sont accablés de dettes. Leur grande ressource est d'obtenir un petit emploi chez le gouverneur, une place à la douane, et de faire payer alors ce qu'ils peuvent aux zaiars qui s'adressent à eux. Cette incurie est étrange, elle frappe les yeux de tous les étrangers.

Le télégraphe passe à Rodosto, qui est une station importante. Les employés sont Grecs. On ne trouverait pas dans la ville un médecin turc. Les sayer-femmes sont les seules personnes de religion ottomane qui pratiquent la médecine. On hésite encore dans les provinces à mettre les chrétiens dans la confiance des harems.

La ville n'a pas de port. Les bateaux s'arrêtent assez loin en mer. Et, quand le temps est mauvais, on court risque de ne pas débarquer.

Les anciens digueurs Byzantins seraient pourtant peu difficiles à réparer.

Des barques montées par les Juifs viennent nous chercher au bateau pour nous amener à la marine.  
(Anadolou)



Sur la Mer de Marmara, un grand nombre de bateliers sont Israélites, c'est là un fait qui ne se retrouve guère dans le reste de l'Orient.

Arrivé près du bord, il faut s'aventurer sur des pilotes de la brée où se tiennent le douanier et l'inspecteur des passeports, tantôt en sautant d'une pierre sur une autre, tantôt en suivant une planche mal assujettie, vous parvenez au bureau du directeur du port. Rien n'est plus misérable, rien n'indique plus d'abandon.

Une compagnie turque desserv Radosto, c'est-à-dire que la compagnie est officiellement ottomane, reçoit une subvention de l'Etat, et figure sur les statistiques, à l'usage de l'Europe, parmi les institutions de utilité publique dues à l'initiative de la Porte.

Sur le prétendu bateau osmanli qui m'a amené, le capitaine était Épirote, les matelots étaient Grecs. Le salon, si on peut appeler ainsi la misérable cabine des premiers, avait pour tout ornement une magnifique gravure qui représentait deux vapeurs Grecs célébrés dans tout l'Orient pour avoir franchi plus de vingt fois le blocus de Crète. Les drapeaux Helléniques complétaient la scène. Les Turcs regardaient cette image sans y voir mal, ou plutôt n'y faisaient pas même attention.

Nous ne sommes qu'à quelques heures de Constantinople. Il n'y a cependant ici de porte turque qu'une fois par semaine, et encore ne s'y fie-t-on guère.

Depuis le 17<sup>me</sup> siècle, l'Autriche a gardé le droit d'envoyer tous les huit jours un courrier de l'ambassade qui traverse la Roumélie par Radosto, Andrinople et Sofia. C'est à ce courrier que l'on remet les lettres importantes et surtout les valeurs précieuses.



La poste Turque et la poste Autrichienne sont servies par des Tatars qui vont toujours au grand trot; selon le nombre des colis qu'ils ont à porter, ils tiennent en laisse deux et trois bêtes. La force de l'habitude les rend insensibles à tout ce qui a de dur un métier aussi fatigant; par la pluie, par le soleil, en tout temps, ils dorment sur leur cheval. On peut, si on le veut, voyager en leur compagnie à un prix modéré. Mais l'étranger qui les a suivis seulement un jour est brisé pour longtemps. Prendre la poste est une école qui donne fait par deux fois en Turquie.

La population ottomane à Rodosto diminue visiblement. En présence d'une misère qui ne cesse de grandir, les familles nombreuses deviennent très-rare. Des gens de noble origine ont un enfant ou deux tout au plus. Il n'est ainsi que depuis peu. Les Chrétiens se rappellent très-bien l'ancienne puissance des Beys. Il est facile de retrouver dans ce pays l'histoire de ruines très-rapides.

Amourat-Effendi avait dans sa jeunesse dix ou douze fermes, des haras magnifiques et de belles maisons. Ses régisseurs l'ont volé. Il s'est laissé engager dans des spéculations sur le blé. L'intervention plus active des Européens dans les affaires de la Turquie a rendu impossible cette justice sommaire que les Ottomans exerçaient autrefois à leur profit. Aujourd'hui il est vieux et réduit à de pauvres revenus. « Du reste, disent les Grecs, c'est un brave homme: il prêtait sans compter; beaucoup d'entre nous ont profité de sa bonté, c'est-à-dire l'ont exploité. »

(Anodotou)



La lapidation est une habitude des maisons turques. Dans les harems riches où il y a quelquefois dix ou quinze personnes, tant femme du maître que domestiques, les exigences sont excessives; la clientèle nombreuse dépense aussi de son côté; une maison qui souvent n'a pas un luxe éclatant épuise une grande fortune faute d'ordre et de compter bien fait.

Mahomet, pour qui j'avais une recommandation d'un personnage important, est venu me rendre visite. Il paraissait sérieux. Comme il parle très-bien Grec — ce qui est rare — la conversation était facile. Je me suis enquis de ses tristesses. «Voici bientôt la fête où j'ai coutume d'habiller mon harem à neuf; comptez deux femmes et neuf suivantes; c'est là une grosse dépense; tunique, voiles, ~~perles~~ etc. Une de mes femmes a rapporté de la dernière foire de Silivri des fourrures dont je n'avais nul besoin et des bijoux très-chers, ce qui diminue de beaucoup mon revenu de cette année.» Comme je n'étais pas qu'il ne puisse mettre son monde à la raison: «Vous en parlez bien à votre aise! Du coucher du soleil jusqu'au lendemain, je suis enfermé dans le harem, où il n'y a d'homme que moi; je n'ai pas la liberté de vivre ailleurs: là je suis non par maître, mais esclave. Ce que mes femmes peuvent me donner d'ennui quand elles s'entendent, vous ne l'imaginez pas; les suivantes sont plus tracassières encore que les autres. Il faut céder, elles le veulent; mais j'y perdrai mon dernier para.»



Le palais du gouverneur est une maison de médiocre apparence. On arrive jusqu'à la pièce de réception au milieu des soldats qui ont leur poste dans l'antichambre. Ce sont des Zaptiés vêtus avec ce négligé qui distingue les soldats ottomans en province; à peine reconnaît-on leur uniforme d'étoffe sombre; ils font la cuisine à la porte même du salon. Cinquante de ces gens-là sont toute la garnison de la ville. Et je ne sais si dans le sandjak on trouverait cinquante autres soldats. Le gouverneur porte le costume de la réforme, fez rouge, gilet blanc, redingote noire à pans droits. Il est accroupi sur un canapé dans une chambre mal crépée qui n'a ni rideaux ni ornement. C'est un jeune homme de bonne mine; il a passé quelque temps dans la clientèle d'un grand seigneur; on lui a donné ce poste pour lequel il n'avait aucune préparation. Il supplée à son insuffisance par une dignité froide et austère par cette habileté prudente qui est le plus souvent l'homme de sa race. Céder à la Porte le moins de difficultés possible, ne pas provoquer de plaintes, maintenir les Chrétiens des différents rites dans l'obéissance en les flattant tour à tour, assurer, ou peu s'en faut, la levée de l'impôt, tel est le principal de son rôle; si il le remplit à peu près, il restera ici jusqu'à la chute de ses protecteurs; d'ici là, il espère réunir assez de batchichos pour attendre la disgrâce des jours plus heureux.

Le percepteur des donations assiste à ma visite. Ce pauvre

(à continuer)



homme est très-embarrassé; un ordre de son ministre l'en-voie dans la même fonction à Bagdad; l'avancement est de quelques centaines de francs. Il ne parle pas mieux le arabe que le grec. cela ne l'inquiète guère; il est indifférent à la longueur du voyage, qui va lui faire perdre quelques mois et lui coûter ses appointements d'une année; mais quelle route suivre? il suppose que Bagdad est très-loin

Tous les raïas sont divisés en communautés selon la religion. Chaque communauté se gouverne par elle-même et comme elle l'entend. Pour ses affaires propres, son indépendance est absolue. Un conseil la représente dans ses relations avec la Porte. Ces conseils sont électifs. Une fois par an on se réunit au temple ou à l'église, et là on nomme par l'élection ceux qui doivent veiller aux intérêts de tous. En temps ordinaire, ce conseil a l'initiative des décisions à prendre. Mais quand des questions graves se présentent, tous les membres d'une même communauté se réunissent et discutent. Les Grecs surtout excellent à pratiquer ces libertés communales. C'est là la seule forme de gouvernement qu'ils comprennent. La vie politique est très-active dans ces petites républiques; comme autrefois, l'éloquence et la bigue y tiennent une grande place, et cependant les affaires n'envoient pas plus mal. Le raïa doit au gouvernement la dime et les autres impôts; en échange de ces sacrifices, l'Etat ne lui fait aucun avantage. Il ne s'occupe ni de travaux publics, ni de l'instruction, ni de l'église. L'instruction et l'église sont le grand souci des communautés grecques. « Un village



Grec sans didaoul, dit un proverbe, est aussi rare qu'une vallée sans montagne.

Aux environs de Rodosto, dans de pauvres bourgs, où on ne compte pas plus de cent maisons, le maître d'école ne montrait sa bibliothèque; il avait là les classiques de la collection Tauchnitz.

A Rodosto, la communauté a créé depuis longtemps deux écoles primaires; elles comptent l'une 150 élèves, l'autre 70. L'enseignement n'est pas obligatoire, mais personne ne consentirait à en priver ses enfants. Le gymnase ou école Hellénique devrait être ce qu'on appelle en France un lycée. On y enseigne les mathématiques, l'histoire, les figures de style, la géographie et même le français. Les classes sont au nombre de cinq. Le directeur n'a d'ordinaire qu'un ou deux aides, ce qui est bien peu. Les élèves les plus instruits servent de moniteurs aux autres; c'est donc l'enseignement mutuel général du reste dans toutes les villes grecques de la côte. Les frais de l'instruction publique ne demandent à la communauté que 6 ou 7000 francs en moyenne. Les maîtres sont peu payés, les réverances individuelles et volontaires, tous les membres en pays Grec, rendent leur position moins difficile.

La caisse de la communauté reçoit: 1° les fonds laïcs par héritage, 2° une partie des revenus des églises, 3° le montant des cotisations annuelles. Le budget se règle tous les ans d'après les dépenses prévues. Selon les ressources, on répare les églises, on en bâtit de nouvelles, on élève un hospice, on fait venir d'Athènes un maître excellent, on envoie à l'Université un jeune homme qui donne des leçons.

(à noter)



zancer, on répare un chemin dans le quartier. La communauté ne se borne pas à régler ses dépenses, elle institue des conseils de justice qui arrangent à l'amiable les différends entre Orthodoxes. Il serait triste de voir trop souvent des Grecs aller au tribunal turque pour un procès grec. Les anciens sont nommés arbitres; au besoin, on élit une commission spéciale, et même on remet une décision au vote du peuple tout entier. Parfois aussi les intérêts locaux nécessitent le départ d'une délégation pour Constantinople; ces petites ambassades portent la supplexique de tous.

Rien ne fait plus d'honneur aux Grecs que le bon sens avec lequel, sans loi écrite, sans constitution, ils savent régler leurs affaires intérieures. La démocratie la plus large est en loi de cette communauté.

L'égalité d'éducation y est presque complète; la fortune n'y établit pas de grandes différences entre les uns et les autres. Le pauvre est rare parmi eux; celui même qui vit de son travail quotidien n'est jamais soumis à ces durs labeurs si fréquents dans nos sociétés. Savoir et esprit ne s'altèrent jamais; à l'agora, à l'église, au cabaret, le marin, l'ouvrier, le riche propriétaire, sont toujours des égaux.

Voilà le mieux possible. Les religions diverses qui se partagent cette ville est certainement l'intérêt principal d'un séjour à Rodosto.

L'industrie locale est à peu près nulle.

La culture de vigne & soie, qui occupe quelques habitants ne fait que des progrès médiocres.

Un mur antique, formé de pierres colossales, est peut-être tout ce qui reste de l'ancienne Bisanthe.



Les quelques Protestants que l'on compte à Rodosto ne savent pas pour la plupart très-bien à quelle religion ils appartiennent. Dans des pays peu peuplés, comme ici, ils ont dû [ou ignorés] dû se borner à de courtes visites; la seule prédication a peu d'influence sur des Grecs ou des Arméniens. Cependant de pauvres gens, attirés par les aumônes sont venus les entendre lors de leurs passages, quelques-uns ont été séduits par l'élévation et la charité de leurs discours; mais dans peu d'années, si la prédication ne se renouvelle par ces prosélytes seront retournés à leurs premières croyances.

n. 31. 2 septembre.

Retour à Rodosto. Quand on a visité un certain nombre de villes ou villages grecs des environs, on peut négliger les autres. Les Grecs connaissent bien tous les lieux de ce pays qu'occupent les leurs, et vous donnent des renseignements qui suffisent. La variété du reste n'est pas le caractère de ces petites communautés. Ainsi Midia et Derkhor sur la Mer Noire, villes du Sandjak de Tekfourdaghi, de même que Vyza, doivent ressembler beaucoup à Rodosto.

n. 38-40. 23 septembre.

Nous avons quitté Tekfourdaghi.

Tout la journée, trois forts chevaux nous traînent en arabas. L'arabas est une longue voiture très-solide. On y étend un matelas sur lequel on se couche; des coussins supportent la tête, et, comme une vaste couverture nous enveloppe tout entier, on peut dire qu'on voyage sur un lit roulant. Chemin faisant nous rencontrons d'autres voitures pareilles; il faut quelque temps pour ne pas sourire quand on voit ainsi passer un bon ménage grec, l'homme et la femme couchés comme des personnages de comtes de fées et

(à continuer)



trainés par un attelage aux sonnettes bruyantes.  
 Adami est accroupi à nos pieds. Cet homme est un bon do-  
 mestique, il a chargé de provisions non valises, il sait  
 par expérience que, si on n'emporte rien, on ne mange pas.  
 En sortant de Rodosto, la voiture s'engage au milieu d'une  
 vaste plaine. Il n'y a pas de route, mais on reconnaît les  
 traces des voitures, et c'est là un renseignement excellent.  
 De temps en temps nous traversons des marais; c'est la seule  
 partie du voyage qui soit bonne; quand le terrain est solide,  
 les cahots deviennent vite insupportables. Adami répète  
 qu'on se fait à tout. Pour un Européen, une expédition de ce  
 genre est une courte maladie, car il a seulement la bonne  
 fortune d'être alité. Adami est Grec; il est né à Therapia. Voi-  
 ci trois mois que je l'ai en service; il a été tailleur, jar-  
 dinier, coiffeur, cuisinier. L'espérance d'un beau voyage  
 l'a engagé à me servir.  
 Le pays que nous traversons est désert. Ce sont d'immenses  
 plaines. La terre est grasse et fertile, mais on ne la  
 cultive pas. S'il y avait une route praticable dans cette  
 province, les campagnes ne pourraient être aussi  
 désolées. Les Ottomans d'autrefois avaient moins d'in-  
 curie.  
 Nous côtoyons une magnifique route pavée de grosses dalles,  
comparable aux plus belles œuvres romaines; elle était  
 construite dès le 16<sup>me</sup> s., les inscriptions sont encore à leur  
 place et nous donnent cette date.  
 De tous les côtés, les ruines des villages abandonnés sont  
 indiquées une ancienne prospérité; les habitants sont par-  
 tis, ils sont allés s'enfermer dans les villes; les  
 troupeaux ont tout envahi, on est venu là chercher des pierres.  
 Beaucoup de ces villages étaient encore peuplés il y a un  
 demi-siècle. D'autres sont déserts depuis longtemps. On



ne reconnaît plus ni les rues, ni les maisons.  
Le cimetière seul objet d'une pitié particulière, est encore intact.  
 Tout ce pays est désolé.  
 Il est facile de comprendre maintenant pourquoi on ne  
 charge à Rodosto que 700.000 mille kilos de blé.

r. 113

Dès le temps de Mahomet II, une grande route dallée allait  
 de Rodosto à Bellegarde, traversant toute la Roumélie,  
 une partie de la Bulgarie et la Serbie. C'était une œuvre  
digne des Romains. Le voyageur y trouvait plus de trente  
ponts et autant de khanes. Ces khanes, comme ces ponts,  
 étaient des monuments. Nous en avons vu encore quelques-  
 uns en venant à Andrinople. Des si beaux autres don-  
 nent une grande idée de l'ancienne puissance des  
Ottomans, de leur bon sens, pratique et de leur ac-  
 tivité. Au 16<sup>th</sup> s. aucun état de l'Europe n'avait  
 construit des travaux d'utilité publique plus va-  
 stes et mieux entendus.